

Arsène Houssaye

Légendes et réalité

Par Michèle LAJARRIGE,
Conférence à Bruyères, septembre 2007

S'intéresser à la vie d'Arsène Houssaye est comme se plonger dans un roman, tant il a eu une vie agitée et remplie. Que ce soit l'homme ou l'écrivain, il ne peut laisser indifférent. Né en 1814 et mort en 1896, il a connu cinq régimes politiques marqués par des bouleversements notables : la Restauration, la Monarchie de Juillet, la deuxième République, le Second Empire, la troisième République. Il fut l'ami de nombreux hommes du pouvoir. Installé à Paris, il se lia très vite avec des auteurs célèbres ou qui le deviendront : Hugo, Balzac, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, par exemple. Et il y en a bien d'autres. Il fut un écrivain prolifique. Bel homme, intelligent, cultivé, charmant et charmeur, il réussit aussi bien en affaires qu'en amour. Hédoniste et épicurien, il mena grand train, s'amusa dans les bals et les fêtes. Cependant, il surmonta avec courage et dignité quelques moments terribles, comme en connaît tout être humain : mort de deux de ses enfants, mort de ses deux épouses, noyade accidentelle de sa sœur cadette.

Ami fidèle et loyal, bien vu d'hommes influents sans être servile, il fut une célébrité de l'époque et fit l'admiration de ses contemporains.

Sa vie durant, il vouera à sa région et à son village natal, une admiration absolue.

Mais, comme dans beaucoup de romans, fiction et réalité se côtoient et s'entremêlent et c'est sous cet angle que nous aborderons le personnage.

Le travail de recherche en littérature, se rapproche de celui de l'historien dans le sens où il faut tenter de cerner le vrai, en toute objectivité. Aller aux sources est une aide précieuse : la lecture des *Confessions* m'a permis de connaître de près cet homme singulier. Mais la sincérité totale est rare dans ce genre d'ouvrage. Il est donc utile de profiter des témoignages des contemporains ou des études faites à partir de documents personnels prêtés par l'auteur comme ce fut le cas pour Ernest Lemaître à qui Arsène Houssaye a confié des pièces de sa correspondance en vue de l'ouvrage qu'il voulait lui consacrer et qu'il publia en 1871. C'est lui d'ailleurs qui a le regard le plus fiable sur son compatriote. (Lemaître est un avocat laonnois, dont le père, président de la société académique de Laon, racheta à Houssaye, le 15 octobre 1847, La Folie-en-Breuil. Le fils resta toujours en relation amicale avec l'écrivain).

Comme pour tout homme public et important, il court sur Arsène Houssaye des légendes dont il est d'ailleurs parfois à l'origine.

Nous examinerons tout d'abord ce qui relève de l'erreur ou de la fantaisie.

Puis nous nous attacherons à montrer ce que fut l'homme et l'artiste.

Nous terminerons en évoquant le lien indéfectible qui l'attachait à Bruyères.

Bien des fables courent sur la naissance d'Arsène Houssaye.

On le fait souvent naître en 1815 alors qu'il a vu le jour en 1814. C'est le cas d'ouvrages pourtant sérieux comme le *dictionnaire des littératures de langue française* (édit Bordas), l'*Encyclopédie Larousse*, *Wikipédia*, sur Internet, ou c'est le cas de certains critiques. Le comble se trouve dans une revue, *Les Contemporains*, avec un article qui s'ouvre sur un portrait en médaillon mentionnant deux dates : 1814-1896, et qui commence ainsi « Arsène Houssaye naquit à Bruyères et Montbérault le 28 mars 1815 » !

Le registre de l'Etat-Civil est pourtant ainsi rédigé « l'an 1814, le 28 mars à 9 heures du matin, acte de naissance de François Arsenne (sic) Housset né ce jour 28 mars à 7 heures du matin, fils de Jean François Housset, meunier, demeurant à Bruyères et de Marie Elisabeth Sophie Mailfert, son épouse... » On reviendra plus tard sur la variation orthographique.

L'accouchement de la mère a donné lieu également, à maints récits farfelus. Le fils est sans aucun doute à l'origine des différentes versions. Les biographes n'ont pas pu tout inventer, et de toute façon, se réfèrent pour la plupart à des extraits de l'œuvre dans laquelle on relève des modifications au cours de quelques années.

Eugène de Mirecourt déclare en 1855 : « D'aimables officiers faillirent tuer Arsène à l'âge de cinq mois, en condamnant sa mère qui le nourrissait à une valse forcée de plus de deux heures. Elle dut danser quand même avec ses sœurs et ses cousines, pendant que son mari retenu sur une estrade improvisée par deux robustes cosaques armés du knout, se voyait contraint de jouer du violon ».

Mais le même en 1870 modifie l'histoire: cette fois-ci, l'évènement a lieu avant la naissance, alors que la mère est enceinte.

Dans *Voyage à ma fenêtre*, Arsène Houssaye offre une rectification à cette nouvelle version: il n'y a plus deux Cosaques mais une compagnie de Cosaques ; ce n'est plus un knout mais un sabre que l'on place sur la gorge du père et le malheureux doit « jouer des valses durant douze heures sans désesparer ».

Si l'on se reporte ensuite aux *Confessions*, on constate, du tome I au tome IV, de nouvelles transformations, avec progression dans le suspense et dans la longueur du récit. La mère devient l'héroïne. Courageusement, elle est seule à sa porte car tout le monde s'est enfui. C'est un tourbillon de Cosaques qui s'abat sur le village. La malheureuse est blessée d'un coup de lance et accouche prématurément.

Puis nouvelle modification : la jeune femme est poursuivie dans les vignes car on la soupçonne en tant que fille du maire de savoir « où sont les trésors de la ville ». Un officier russe, pris de pitié, fait transporter la blessée à Bruyères où elle accouche et le nouveau-né porte la marque de la lance.

C'est dans le tome IV qu'est construite, enfin, l'histoire définitive, ô combien romanesque et exaltante. Houssaye l'a racontée en public, lors d'une invitation: « En 1814, à la première invasion, un tourbillon de Cosaques s'abattit sur la petite ville de Bruyères, dont mon aïeul était maire. En ce tems (sic)-là Bruyères était encore dans sa ceinture de hautes murailles toutes baignées d'eau, avec poterne et pont-levis, une vraie ville du moyen âge, toute disposée à une défense sérieuse. Mon grand-père qui avait été commissaire extraordinaire du Directoire, après avoir été soldat de Louis XVI, fit fermer les portes et voulut résister ; toute la jeunesse était aux armées, la résistance ne fut qu'un jeu, mais un jeu sanglant qui faillit lui coûter la vie. Quand l'ennemi pénétra dans les murs, tout le monde s'enfuit à travers les vignes toutes voisines ; ma mère demeura vaillamment à la porte de la ville où voulaient encore se défendre le maire et les plus braves. Comme elle avait à la main la clé de la maison, les Russes s'imaginèrent que c'était la clé de l'hôtel de ville ; un Cosaque voulut parlementer la lance en avant, elle lui parla fièrement et le brava avec sa clé et son regard. Le Cosaque ne voulant pas parlementer davantage, lui donna un coup de lance qui la renversa baignée dans son sang. Le coup était à peine porté, qu'un officier russe se précipita pour la secourir. Ce ne

fut pas toutefois avant d'avoir tué le Cosaque à bout portant d'un coup de pistolet. Ma mère était évanouie, on improvisa une civière et on la reconduisit chez sa mère où elle accoucha en arrivant, quoique je n'eusse pas encore frappé les trois coups. Le médecin n'espérait pas la sauver : il déclara, en me jetant sur un canapé, que moi-même je ne ferais pas long feu, la lance m'ayant touché. Ma mère en revint. Je n'ai pas besoin de dire que j'en suis revenu aussi ».

Arsène Houssaye propose un récit habilement construit, amplement développé, avec des effets, où l'on sent que la fiction arrange la réalité quand on a à l'esprit toutes les variantes évoquées précédemment. Mais où l'histoire est-elle contée? A Saint-Cloud. A qui est-elle destinée? A Napoléon III. A quelle occasion? Lors d'un déjeuner en 1852 avec L'Empereur, le roi Jérôme, le prince Murat, entre autres invités. Pourquoi cette histoire? Reprenons le passage en question. « Napoléon III, par une coquetterie soldatesque, portait pompeusement la médaille de Sainte-Hélène. Que regardez-vous là? me demanda-t-il tout à coup.- Sire, je pense que cette médaille de Sainte-Hélène ferait presque aussi bien à ma boutonnière qu'à la vôtre.-Pourquoi?- Parce que j'ai été blessé au service de Napoléon Ier. »

Que fait l'empereur après avoir entendu l'histoire? Il offre la médaille à son invité!

On voit donc qu'Arsène Houssaye a fortement arrangé les événements pour en tirer profit. D'ailleurs, il est improbable, d'un point de vue médical, que les choses se soient passées ainsi. Un coup de lance porté à la mère et ayant atteint la tête du bébé aurait entraîné une hémorragie fatale pour les deux, surtout à cette époque.

Tout aussi peu sérieux est le titre dont se prévalait l'auteur : comte de Valbon-Montbérault dont le blason porte « de gueules, à deux fasces d'or, avec trois têtes de dragon d'argent languées d'or, rangées et posées entre les deux fasces ».

Il semble que déjà son grand-père paternel avait eu des vellétés nobiliaires dont s'amuse d'ailleurs Arsène adolescent : « Il était entiché de sa parcheminerie, prenant ses moulins pour des ancêtres ». Pourtant, la même marotte le saisit plus tard. Il prétendait descendre de Claude François Housset (orthographié indifféremment, Housset ou Houssaye), intendant des finances sous Louis XIV, époux de Marie d'Aguesseau et nommé par lettres patentes marquis de Trychâteau.

Or, d'après Lemaître, contrairement à ce que soutiennent Arsène Houssaye et certains critiques, d'Hozier, auteur de *l'Armorial général* ou *Registres de la noblesse de France*, n'a consacré aucun article à Housset ou Houssaye pas plus qu'aux comtes de Valbon-Montbérault.

Le vicomte Hennezel d'Ormois, auteur de l'ouvrage *Les bibliophiles du laonnois*, dans le chapitre qu'il consacre à Henry Houssaye, fils d'Arsène, est catégorique : « Au nombre des nombreuses originalités d'Arsène Houssaye, on peut compter des prétentions nobiliaires fantaisistes. Il s'était constitué toute une généalogie chevaleresque... ».

Par ailleurs, beaucoup d'écrivains et d'artistes portent le nom de Houssaye, ce qui a entretenu une autre confusion amusante puisque dans un volume de Dentu, publié en 1882, Arsène Houssaye est présenté comme médecin des hôpitaux d'Auxerre avant d'être écrivain. On voit que l'on n'est pas très regardant à l'époque sur l'identité des personnes et qu'il est facile de faire des rapprochements faux ou ingénieux quand cela flatte l'ego.

D'ailleurs, Houssaye était-il dupe? Lemaître mentionne une lettre où l'auteur se montre assez évasif sur son ascendance. De plus, n'écrit-il pas dans *les Confessions* : « Quand on n'est ni un Montmorency, ni un Turenne ni un Condé, ce n'est pas la peine de retourner le valet de pique. Il n'y a que les grands noms qui soient dignes des Croisades et de l'esprit humain ».

Mais la vanité l'emporte et il adopte définitivement la deuxième orthographe : « Housset, alias Houssaye, de par d'Hozier, parce que les aïeux ne savaient pas bien l'orthographe de

leur nom. J'ai retrouvé jusqu'à six variantes. Je suis né Housset, mais j'ai signé Houssaye, parce qu'on a le droit de prendre son nom où on le trouve, quand c'est le sien ».

Sa manie de la particule l'amènera à rebaptiser sa secrétaire et maîtresse, de Anne-Ernestine Durand en Diane de Foucault. C'est évidemment plus chic. C'est avec elle qu'il fit construire le château de Valbon. Il en eut une fille : Geneviève.

C'était de toute façon un comportement fréquent à l'époque. Dans le tome V des *Confessions*, Arsène Houssaye le rappelle, en évoquant Persigny, fidèle de Napoléon III depuis 1835 et homme politique important : « On l'accusa de n'avoir plus [...] pensé qu'à être appelé M. le duc. Mais quoiqu'il fût piqué par la mouche d'or du blason, c'est sa femme qui le mit en campagne pour devenir duchesse. Il avait, d'ailleurs, pour cousin, un de nos amis de la bohème, le baron de Stadler qui voulait que tous les amis de l'Empire, homme politique, soldat, homme de lettres et artiste, fussent au moins baron. Ce gentil fureteur qui avait déniché dans les archives dix mille parchemins plus ou moins mangés aux vers, me prouva que j'avais des titres irrécusables pour m'appeler le marquis de Trychâteau. Je le savais d'ailleurs, mais je n'avais garde de me draper dans un pareil marquisat. Jugez comme cela eût bien fait. On en aurait ri depuis Concarneau jusqu'à Carcassonne ».

Mais incité par son entourage, stimulé par ses succès et sa position, il a été semble-t-il, séduit par le prestige du titre. Son fils Henry a persévéré dans cette voie, la nombreuse parentèle paysanne de Bruyères ne lui plaisant guère.

Le vicomte Hennezel d'Ormois, dans l'article déjà cité qu'il lui consacre, signale que sur le billet mortuaire, annonçant le décès de l'écrivain, Henry et son épouse sont qualifiés de comte et comtesse Henry Houssaye, et que seules figurent leur fille et la demi-sœur d'Henry, Geneviève de Foucault, sans autre mention des nombreux parents proches de Bruyères.

Autre soif de renommée d'Arsène Houssaye : il disait que son grand-père maternel était un cousin de Condorcet. Mais il n'a pas insisté outre mesure sur ce lignage. Etant donné certaines invraisemblances émises au sujet de cet aïeul, on peut rester sceptique.

Certains contemporains s'amuserent de cette manie nobiliaire. L'auteur d'un article satirique du *Trombinoscope* de septembre 1873 déclare : « Ses parents étaient agriculteurs ; mais d'Hozier qui trouverait des nobles ancêtres même à un orang-outang, a découvert que la famille d'Arsène Houssaye remontait aux comtes de Valbon-Montbérault qui portaient de gueules à deux fasces d'or, avec trois têtes de dragon d'argent, languées d'or, rangées et posées entre les deux fasces. Nous n'y voyons aucun inconvénient, bien que d'après les œuvres d'Arsène Houssaye, nous nous faisons une toute autre idée de son blason, que nous aimions à nous représenter ainsi : plume d'oie à barbes parfumées, sur un champ de pommade à la rose, semé de pots de cold-cream ».

En tout cas, l'acte de décès mentionne qu'Arsène Houssaye est Officier de la Légion d'Honneur, président honoraire de la Société des gens de lettres, ancien directeur de la Comédie-Française, ancien inspecteur général des Beaux-arts, mais ne signale aucun titre de noblesse.

Quoiqu'il en soit, beaucoup d'ancêtres et de proches parents ont été à la tête de Bruyères et c'est une famille qui avait son importance dans la région. Il peut en être fier. Et puis, cet engouement pour la noblesse n'ôte rien aux qualités du personnage. Ce n'est pas très grave. D'autres avant lui s'y sont exercés comme un certain Honoré de Balzac, et d'autres bien après comme un récent président de la République.

Autre légende de la seule responsabilité d'Arsène Houssaye : les Dames de France et le château de la Bove.

Il prétend que son grand-père maternel a travaillé pour les filles de Louis XV, Victoire et Sophie, au château de la Bove et qu'à ce titre, elles lui avaient légué sa bibliothèque. Une autre fois ce n'est que l'édition du Molière de La Grange, ce qui est déjà beaucoup. Il prétend

aussi que les Dames de France demeurèrent plusieurs années au château et firent de son aïeul un intime, invité très souvent au désespoir jaloux de la grand-mère et au grand dam de la noblesse, jamais invitée quant à elle. D'ailleurs, pour parler de son ancêtre il utilise souvent la périphrase pompeuse : « l'ami des filles de Louis XV ».

Il avance également que sa grand-tante Rose Mailfert, fut un temps élevée au château par la duchesse de Narbonne et les Dames de France.

Voilà notre écrivain pris, une fois de plus, en flagrant délit d'imagination débordante. On sait que les Dames de France n'ont jamais habité le château de la Bove. Elles n'y ont fait qu'un seul et bref passage en 1789. M.Guy Marival l'a brillamment démontré lors d'une conférence donnée en mars 2006, par la Société Historique de Laon: « La construction du chemin des Dames ».

Mais ne dit-il pas aussi que son père, fort bon joueur de violon, possédait un Stradivarius ! Les écrivains ont plus que quiconque, la facilité d'inventer des histoires. Soyons là aussi indulgents. Voyons dans ces fables la marque du romanesque ou bien la marque d'une grande admiration pour un père et un grand-père tant aimés et dont les talents sont tels qu'il leur faut une sphère d'activité supérieure à la banale réalité.

En revanche, il n'est pas responsable de deux autres erreurs commises sur son arrivée à Paris et sur son engagement politique.

On dit qu'il est parti à Paris, tout jeune pour s'y installer définitivement, en suivant une troupe de comédiens venus jouer à Bruyères, après avoir été touché par les charmes de la jeune ingénue. Théodore de Banville est à l'origine de cette histoire. (Peut-être le poète a-t-il confondu Houssaye et Champfleury, Laonnois venu à Paris dans ces circonstances).

Lors de son deuxième voyage à Paris, Arsène Houssaye a en effet rencontré des comédiens à Soissons mais il les a quittés à Villers-Cotterêts. De toute façon, il a effectué plusieurs déplacements avant de résider définitivement dans la capitale. Ce sont des épisodes hauts en couleur qui montrent que le jeune homme a donné du fil à retordre à ses parents.

Il est venu à Paris en 1830, grâce au mari de sa grand-tante Rose, le peintre Fründt, peintre de la duchesse de Berry. Son grand-oncle avait sollicité une invitation pour eux deux au grand bal du duc d'Orléans, bal donné au Palais-Royal. Le jeune homme en était revenu ébloui et comme il ne rêvait que de poésie, alors que son père rêvait d'en faire un notaire, il songeait continuellement à retourner à Paris pour y faire connaître ses talents. Il part donc clandestinement en avril 32, en toute inconscience puisque le choléra fait des ravages dans la capitale. Il se lie d'amitié avec Paul Van-Del-Hell, aussi pauvre que lui mais joyeux luron. Ils se mettent à écrire des chansons de rue, à la manière de Béranger pour survivre. Il en reste des traces : voici le refrain de la première chanson intitulée « les Courtisans ».

« Ils sont fidèles sur un point / Les gens qui vivent de louange / Car ces messieurs ne changent point / Lorsque le gouvernement change ».

Arsène Houssaye écrit aussi quelques articles. Mais comme déjà, il dépense plus qu'il ne gagne, qu'il faut composer beaucoup de chansons pour en vivre, ce qui nuit aux distractions diverses qu'offre la capitale et qu'il ne manque pas d'audace, il emprunte 1000 francs au notaire de Bruyères, sur la foi de son nom et de la renommée familiale, pour acheter des plumes, de l'encre et du papier, dit-il. Le notaire venu discrètement à Paris voir sa maîtresse, lui apporte la somme, destinée essentiellement, en fait, à entretenir une certaine Nini-yeux-noirs, dont le jeune homme s'était épris.

Emporté par la fougue de la jeunesse et entraîné par des amis, Arsène Houssaye participe, on verra dans quelles circonstances, à l'insurrection de juin et est sauvé de la prison par un ami de son père qui le renvoie à Bruyères. Admonesté par sa famille, pour ses dettes et ses frasques, il se remet à l'étude et travaille chez des notaires.

Placé chez le notaire de Coeuvres, il s'intéresse surtout à l'épouse de son patron, femme ravissante, aux trois belles-sœurs également ravissantes et à d'autres jeunes personnes avec lesquelles il danse, joue la comédie. A la suite d'une histoire avec un mari jaloux qui a failli l'assommer avec un chandelier, il est rendu à son père qui le confie au notaire d'Ambleny, (homme sérieux et irréprochable, de chez qui il s'enfuit les week-ends, pour aller s'amuser à Soissons), puis au notaire de Bruyères, Me Jamin. C'est le bonheur pour le jeune homme. Me Jamin adore les femmes et les fêtes. Ils sortent tous les deux tous les soirs. Son père se résigne alors à le laisser repartir pour Paris. Il lui confie un petit pécule, lui demande de reprendre ses études, mais il ne se fait guère d'illusions.

Le jeune homme s'inscrit en Droit, fréquente les cours du Collège de France et vit pauvrement. Il a retrouvé des amis et au Salon de 1833, il rencontre Théophile Gautier, grâce à Cotant, ami bruyérois, décorateur à l'Opéra. Gautier lui présente Gérard de Nerval. Arsène Houssaye abandonne définitivement le droit, se réconcilie avec son père qui lui envoie un peu d'argent. Gérard de Nerval vient de recueillir un petit héritage. Finalement la petite troupe s'installe dans une rue étroite allant du Louvre au Carrousel, rue du Doyenné et les jeunes gens mènent une joyeuse vie de bohème. Qu'on en juge : Gautier avait fait rendre un décret adopté à l'unanimité : aucune femme maigre n'était admise !

Certains insistent sur l'engagement politique d'Arsène Houssaye. Il faut être très prudent et beaucoup nuancer.

Jeune homme il a participé à l'insurrection républicaine des 5 et 6 juin 1832, certes. (les obsèques du général Lamarque, mort du choléra, député des Landes et considéré comme un des chefs de l'opposition, donnèrent lieu à des débordements qui s'achevèrent rue du Cloître Saint-Merri). Mais Houssaye raconte qu'il a suivi la foule des émeutiers, en compagnie de Van-Del-Hell et d'étudiants rencontrés, pour s'amuser et provoquer le bourgeois. Passablement éméchés, et abandonnés des autres au moment crucial, tous les deux se sont retrouvés encerclés par l'armée et arrêtés sans savoir pourquoi. Finalement, ils ne doivent leur salut qu'à Jennesson, un ami du père d'Arsène, qui possède une maison à Bruyères et les tire de ce mauvais pas.

Il est vrai qu'en 1848, il s'est senti des goûts républicains. Grâce à Godefroy de Cavaignac, qu'il a connu au cloître Saint-Merri, il avait écrit quelques articles dans le *National*, considéré comme le journal de l'opposition. « Cavaignac » dit-il, « ne doutait pas de mes sentiments républicains ; mais j'en doutais moi-même, parce que je n'avais de passion que pour la république des lettres. L'autre me semblait une terre promise où on n'aborde jamais. Je voulais aborder ».

En 1848, donc, il est appelé à présider le banquet des Etudiants de l'Aisne. Il prononce un discours enflammé et très libéral. On l'incite à aller plus loin et à se présenter à la députation. Il pose sa candidature dans le département de l'Aisne et adresse le 24 mars une circulaire électorale vibrante. En voici un très court extrait : « Concitoyens ! La République est née parmi vous. Au Moyen-Age, la première commune affranchie, c'est Laon ; dans la Révolution de 1789, préface éloquente de la nôtre, trois des plus grands et des plus illustres citoyens, Condorcet, Camille Desmoulins, Saint-Just, ont représenté le génie de notre pays ».

Mais le 21 avril, dans *le journal de l'Aisne*, il fait machine arrière et appelle les électeurs à reporter ses voix sur Henri Martin qui, d'ailleurs ne sera pas élu. Il n'est pas encore connu et c'est Odilon Barrot qui l'emporte. Arsène Houssaye expliquera ce revirement en disant qu'il ne pensait pas être en compagnie de tant de candidats aussi illustres. Il a été aussi l'objet, dit-il, de critiques (notamment, on l'accuse d'avoir eu des sympathies pour des ministres de Louis-Philippe) et argument suprême : sa littérature n'a eu aucun succès dans le canton !

A-t-il senti qu'il était allé trop loin ? Son père l'a-t-il mis en garde ? La révolution de 48 l'a pratiquement ruiné. Il a dû amener sa femme et son jeune fils Henry, né le 24 février, chez ses

parents à Bruyères, vendre quelques biens (dont le château de La Folie-Riancourt-en Breuil), et déménager pour se loger quelques étages au-dessus, où le loyer est moins cher. (Ce qui ne l'empêche pas, dit-il, de continuer à boire son thé dans des tasses de porcelaine de Sèvres !).

Dans le volume des *Confessions*, recouvrant cette période, chose curieuse, il n'évoque absolument pas cette aventure politique. On sait qu'en fait, ses sympathies allèrent à Louis-Napoléon Bonaparte, dont il fut un familier, et qui devint Napoléon III. Les façons de vivre d'Arsène Houssaye, ses revenus, le placèrent toujours du côté des puissants. Il a des mots très durs sur les Communards qu'il qualifie de « coquins, scélérats, avinés » et dont il ne comprend pas les motivations.

A plusieurs reprises, il avance que la politique ne l'intéresse pas. Il ne croit pas à son efficacité. Il estime que seuls, la Fatalité, Dieu nous commandent : « Nous avons beau faire, nous obéissons à notre destinée comme les comédiens jouent un drame ; l'auteur est dans la coulisse, mais c'est lui qui dicte les mots. Il n'y a que les petits esprits qui s'imaginent faire de grandes choses ».

Et plus le temps passe, plus il est blasé. Voici ce qu'il écrit dans le tome V des *Confessions* : (le passage est un peu long mais significatif) « Né sous l'empire, le grand empire, j'ai vu passer tant de régimes, tour à tour acclamés et maudits, que par expérience, j'ai le droit de juger tous les gouvernements (sic) qui ont divisé la France au lieu de l'embrasser en une seule étreinte. J'ai vu les rois par la grâce de Dieu Louis XVIII, Charles X, les journées de Juillet, le roi-citoyen, le despotisme de Guizot, le 24 février, le Gouvernement provisoire, les terribles journées de juin, la présidence de Cavaignac, la présidence de Louis-Napoléon, Louis-Napoléon chef du pouvoir, l'empire de Napoléon III, le 4 septembre, la Défense nationale, Gambetta, premier consul sans consulat, M. Thiers, chef du pouvoir, la présidence de Mac Mahon, le demi coup d'état, le septennat de Jules Grévy, la présidence de Carnot III. Je pourrais signaler aussi le régime stérile de l'opportunisme.

Je ne veux pas faire l'addition de tous les gouvernements, mais quiconque a pu, comme moi, en voir les rouages et les actions, peut juger que la vraie France a toujours été sacrifiée aux hommes de parti, ceux-là qui allument les révolutions et manoeuvrent du même bras la pompe à incendie. [...] Monarchistes, républicains, impérialistes, chacun a cru parler au nom de la Vérité, soit pour les droits de Dieu, soit pour les droits de l'homme. Les plus exaltés, les Don Quichottes de la tribune et de la plume, parlaient et écrivaient au nom d'un principe : mais combien ai-je vu de principes échouer à Charenton ! Un peu moins de principes, s'il vous plaît, mais un peu plus d'amour pour la patrie ».

Et il poursuit en soulignant une exception : celle du début du Second Empire qu'il considère comme une période heureuse pour la France. (N'oublions pas que jamais il ne cessa d'admirer Napoléon III et qu'il rejeta toutes les fautes commises sur l'impératrice dont il jugeait les capacités politiques déplorables).

S'il se désintéresse de la politique, en revanche, il revendique haut et fort le titre d'homme de lettres car il est persuadé que les auteurs éclairent les hommes par leur intelligence et leur génie et que seule cette action-là est méritoire. On reconnaît bien l'influence qu'exerça sur lui le XVIII^e siècle.

En tout cas, si Houssaye n'a pas eu d'engagement politique, il a eu l'engagement patriotique. Pendant le siège de Paris, en 1870, il a rejoint le 69^{ème} bataillon de marche et il a hébergé chez lui, douze soldats, quatre officiers, qu'il a abondamment nourris, ainsi que de nombreux amis, victimes de la faim. Il allait faire ses achats de viande dans une boucherie se ravitaillant au Jardin des Plantes où on abattait au fur et à mesure les animaux du zoo. Ses moyens le lui permettaient et il ne recula pas devant les prix pourtant très élevés.

Nous allons maintenant aborder la deuxième partie de notre travail : **l'homme et l'écrivain**.

Voilà comment le décrit Champfleury : « Le front est haut et puissant. Les yeux bleus sont pleins de douceur, à demi voilés par le rêve qu'on sent persistant. Les traits sont réguliers, la bouche tendre mais ironique et la toison de la barbe blonde, de laquelle sort une voix chantante et quelque peu traînante, la toison de la barbe blonde, légère ainsi qu'une buée qui envelopperait le visage, semble briller d'une clarté d'or pâle comme si quelque rayon de lumière la caressait en passant ».

Tous s'accordent à dire que c'est un homme bienveillant, agréable conteur. Il est spirituel, gai, et a une excellente mémoire. Edmond About a dit de lui : « Il y a en lui dix hommes pour le moins, et sur le nombre, il n'en est pas un dont on ne désire être l'ami ».

Et en effet, il eut beaucoup de relations. D'abord parce qu'il était généreux et secourable. On le voit par exemple, sauver son ami Esquiros, arrêté en 48 et condamné à mort, en allant courageusement parlementer avec l'accusateur public du tribunal militaire.

Il interrompt sa séance de travail à la Comédie-Française pour se précipiter auprès de Gérard de Nerval dont on vient de lui annoncer la pendaison. Il se préoccupe de lui, de ses funérailles et intercède auprès de l'archevêque de Paris pour qu'il puisse être enterré chrétiennement.

Il a de nombreuses connaissances parmi les artistes et notamment les écrivains. S'il fut très proche de Gautier, ami de longue date, il fut aussi l'ami intime de Musset qu'il admirait particulièrement et qui avait comme lui le goût de la fête et des femmes. D'ailleurs son souhait, exaucé, sera d'être enterré non loin de lui.

Il fréquenta aussi Victor Hugo qui encouragea ses débuts de poète, y compris après le retour d'exil du grand homme, alors que leurs opinions politiques divergent quelque peu, et il regrettera beaucoup de ne pouvoir assister à ses obsèques, retenu chez lui par une mauvaise bronchite, d'autant plus qu'en tant que président de la Société des gens de lettres, il devait prononcer le discours funèbre.

Cependant, il détestait Mérimée, même s'il lui reconnaît des talents d'écriture, qu'il accusait d'être prétentieux, méprisant et d'avoir une mauvaise influence sur l'impératrice Eugénie.

Il n'aimait pas trop Flaubert qui le lui rendait bien. Les Goncourt, après sa mort, eurent sur lui des mots cruels lors de la vente aux enchères de sa collection de tableaux (cependant on connaît leur réputation de langue de vipère). Il se brouilla avec Baudelaire au moment où celui-ci tentait en vain de faire publier les *petits poèmes en prose* (recueil publié ensuite sous le titre *le spleen de Paris*). Mais le poète n'était pas facile et avait à ce moment-là de sérieux ennuis d'argent, ce qui n'arrangea pas les choses.

Dans l'ensemble il connaît et fréquente les plus grands écrivains et artistes. On l'apprécie et sa compagnie est recherchée et ce, dans tous les milieux, parce qu'il savait tisser des liens nombreux et s'était créé tout un réseau de relations parmi les grands.

Familier de Napoléon III et de ses intimes il côtoie aussi bien Thiers que Gambetta, que Jules Grévy, qu'Achille Fould pour citer pêle-mêle et dans le désordre, quelques exemples.

Mondain célèbre, amphitryon renommé, son carnet d'adresses est considérable. Il raconte qu'en 1875, il est reçu à l'Opéra dans la loge de la reine d'Espagne, Isabelle II, et est retenu au souper qui suit le spectacle et où il compose un sonnet pour le futur roi Alphonse XII.

Son audace et son aplomb sont incroyables. Lors d'un voyage en Belgique où il a été invité pour faire des conférences et où il se rend avec son fils Albert et son ami Albéric Second, après un arrêt prolongé au buffet de la gare de Bruxelles, il se précipite dans le train et rentre par erreur dans le compartiment du roi Léopold avec qui il entreprend une conversation et qui le garde jusqu'à la fin du voyage à Anvers.

Il a été très proche de Napoléon III qu'il estimait énormément et qu'il défend envers et contre tout. Je rappelle qu'il en fait constamment l'éloge, considère qu'il était un grand chef d'état et que les premières années de son règne ont été une période florissante et heureuse pour la France.

La disparition de Morny, ami proche également, dont il appréciait le dilettantisme, l'intelligence et l'esprit novateur, a été selon lui un drame pour le second empire.

On peut penser qu'il parle comme un favori qui a profité du système, car ce fut quand même le cas. N'oublions pas la Croix de Sainte-Hélène dans l'anecdote mentionnée plus haut. Il y eut aussi, par exemple, le bracelet de 10.000 francs offert à la première Mme Houssaye. Peu avant la proclamation de l'empire, tous les théâtres français donnèrent une représentation en l'honneur de Louis-Napoléon, à son retour de Bordeaux où il avait prononcé un discours resté célèbre. Houssaye en fit autant à la Comédie-Française. Mais Rachel lui avait suggéré de composer des stances qu'il intitula: « L'Empire c'est la paix », d'après une formule utilisée dans l'allocution. Elle les déclama, à la grande satisfaction de l'intéressé qui offrit à la comédienne un bijou de valeur identique au bracelet de Mme Houssaye et le grade d'officier dans la Légion d'honneur au directeur poète.'

Mais on peut reconnaître à Arsène Houssaye le sens de l'indépendance et de la dignité. Il ne fut jamais un courtisan obséquieux. Ainsi, après le coup d'état, il refuse de déprogrammer *Marion Delorme*, de Victor Hugo pourtant proscrit. Persigny, son ministre de tutelle le menace et prépare sa révocation. Houssaye persiste. L'empereur annonce sa venue, la pièce est un succès et finalement, Napoléon III le félicite pour son courage. Il refuse aussi de se plier à la coutume qu'il juge humiliante, qui veut qu'à la Comédie-Française, le directeur accueille l'empereur avec un flambeau pour le mener jusqu'à sa loge. Il continua de l'attendre à l'entrée, de lui serrer la main, et de le conduire, en bavardant avec lui.

Un tel homme ne pouvait évidemment que plaire aux femmes. Arsène Houssaye eut un succès fou auprès d'elles depuis l'adolescence jusqu'à tard dans la vie.

Nous connaissons les prénoms de ses amoureuses de jeunesse par ses premiers poèmes et ses confidences. Son arrivée à Paris redoubla ses succès féminins et on peut dire qu'il vole de femme en femme, de la grisette à la mondaine. Il se vante d'en avoir conquis une multitude, avec une seule loi : ne pas s'attaquer aux gens mariés, sauf si l'épouse a déjà été infidèle et s'il connaît le mari ! Et il tient à ce que la réciproque soit respectée : « Je n'ai donc pas chassé sur les terres de mes voisins, mais je n'aurais pas permis qu'on chassât sur les miennes ».

Ami proche de Morny et de Musset, eux-mêmes noceurs et amateurs de jolies femmes, il court de fête en fête et emporte bien des cœurs.

Il se maria deux fois. Il adora sa première épouse Mlle Anne Stéphanie, dite Fanny, Bourgeois, dont la mère avait été l'élève de Prud'hon. Elle était belle, intelligente et bonne. Ils eurent une petite fille, Edmée, morte d'une méningite à trois ans et un fils, Henry, qui deviendra historien et Académicien. C'est pour elle qu'il acheta le château de Beaujon, mais elle mourut, le 12 décembre 1854, emportée par une pneumonie, le laissant dans la détresse la plus profonde. Il lui dédicaça *l'Histoire du 41^e fauteuil de l'Académie* avec un petit poème qui se termine ainsi : « A vous que j'ai aimé, que j'aime et que j'aimerai ».

Mais il se consola assez vite : « J'aime beaucoup mes amis, mais je ne peux pas vivre sans la compagnie des femmes », avoue-t-il. Après quelques aventures, il en eut une plus sérieuse avec la cantatrice et comédienne Marie Garcia qu'il refusa d'épouser. Elle mourut à son tour après qu'il se fut marié en 1862, avec Mlle Marie-Jeanne Nathalie Belloc, dite Jane, fille d'un riche banquier de Lima. La jeune femme était très fantasque et jalouse, mais belle, riche et très éprise. Elle mourut le 13 septembre 1864, probablement d'une maladie cardiaque peu de temps après la naissance du petit René Albert Manoël, ce qui fit écrire à un journaliste du Figaro ; « Cette barbe blonde est donc une barbe bleue ». Après une période d'abattement, il reprit ses aventures sentimentales mais ne convola plus. Il prétend avoir été, plus tard, demandé en mariage par une jeune princesse orientale, tombée amoureuse de lui en lisant ses romans. Il déclina l'offre sous prétexte de la différence d'âge !

Si Arsène Houssaye aimait les femmes, il aimait aussi l'argent et les fêtes.

De l'argent, il en gagna beaucoup. D'abord, en écrivant articles et livres. Son *Histoire de la peinture flamande*, par exemple, lui valut une souscription de 50 000 francs du ministère et le grade de chevalier dans la légion d'honneur. Qui plus est, l'éditeur avait refusé à Houssaye les 10 000 francs qu'il lui demandait en paiement, lui proposant plutôt la moitié des bénéfices, persuadé du peu de succès du livre. Or, il atteignit un chiffre record de vente, avec réédition et même édition en langue étrangère. De plus, l'accusation de plagiat dont il fut victime et contre laquelle il dut se défendre, contribua également à son succès.

Mais surtout, Arsène Houssaye joua en Bourse. Il perdit parfois, certes, mais il gagna très souvent et très gros. Par exemple, il acheta 1000 actions du Nord et de Saint-Germain et réalisa 500 000 francs de bénéfice. Ses relations lui permirent, surtout durant le second empire, de profiter d'affaires juteuses. C'est Morny qui le pousse à acheter pour une bouchée de pain, deux hôtels particuliers sur la montagne de Beaujon : « une affaire d'or », écrit Houssaye. Ce même Morny qui après la réussite du coup d'état écrit cyniquement à son amie Fanny Le Hon : « Vous avez misé sur le bon cheval. Nous allons connaître vous et moi une prospérité dont vous ne soupçonnez pas l'ampleur ». Ce climat affairiste qui vit grandir la fortune des uns et la misère des autres est le thème de la fresque des Rougon-Macquart, d'Emile Zola.

Les spéculations allant bon train, Houssaye, bien renseigné et bien conseillé réalise de belles opérations. Il acquiert des terrains, à 50 francs le mètre, toujours sur la colline de Beaujon, avant les grands travaux du baron Haussmann. Il y fait construire des châteaux, qu'il loue une fortune (12 000 francs le loyer. Il l'avait proposé gratuitement à Gautier, alors tombé dans la misère et qui refusa car il trouvait Beaujon trop loin), puis revend le tout de façon profitable : de 500 à 1000 francs le mètre, rien que pour les terrains.

Il peut donc vivre dans le luxe et les fastes.

Outre ses demeures somptueuses, les sept châteaux de Beaujon, son fameux hôtel particulier de la rue de Friedland, les fêtes qu'il donne font jaser tout Paris, en particulier ses bals masqués. Il ne fait d'ailleurs que suivre l'exemple de ses riches contemporains, que ce soit la famille impériale ou les personnalités célèbres.

Arsène Houssaye constate qu'après avoir critiqué les mœurs de l'Empire, la République versa dans les mêmes vices et les fêtes reprirent de plus belle chez les gens fortunés.

Parmi ces fêtes, deux retiennent l'attention par leur originalité.

Sans suivre l'ordre chronologique, la première, celle de 1870, est toute particulière. Elle a été donnée la veille de la bataille de Champigny, au profit des blessés : « Qui le croirait ou plutôt qui ne le croirait pas ! Jamais fête ne fut plus gaie : cinq cents Parisiens, qui formaient alors le Tout Paris, vinrent voir la comédie et écouter les cantatrices ». Le buffet de l'entracte est servi par des dames célèbres dont Sarah Bernhardt. La recette est exceptionnelle. On voit qu'Arsène Houssaye sait allier amusement et générosité !

La seconde fête à mentionner est la fameuse kermesse donnée en septembre 1869, au château de Breuil. Elle a fait couler beaucoup d'encre et a donné lieu à des exagérations, selon Lemaître.

Ayant gagné énormément d'argent avec *les Grandes dames*, « Un coup de fortune littéraire », Arsène Houssaye décida d'organiser une fête en l'honneur de l'agriculture, où fut convié selon son ami Henry Pène : « Tout Paris, tout Laon, tout Saint-Quentin, tout Bruyères, tout Parfondru ».

8000 convives dit Houssaye. Mais on a pu apprécier son goût pour l'hyperbole. Toujours est-il qu'il y eut foule.

Le programme était ainsi prévu : ouverture musicale, jeux (courses à l'âne, courses de cochons, courses au sac, mât de cocagne, baptême du tropique), tombola de 1300 lots pendant que le tourne-broche fonctionne, numéros d'artistes, goûter à cinq heures, champagne à la nuit

tombante, illuminations avec danses picardes et champenoises, feu d'artifice par Ruggieri, artificier de l'empereur, comédie parisienne. Les invités de marque étaient reçus à table pour un repas de 300 à 500 couverts, selon la personne qui rapporte les faits.

Ont été mangés, à l'extérieur, toujours d'après Arsène Houssaye : 150 perdreaux, 50 lièvres, 50 oies, 2 cochons, 1 bœuf, 3 chevaux, 100 canards, 50 lapins, 300 pains et ont été bus : 800 bouteilles de Champagne, 8 pièces de vin, 4 de bière, 100 litres de punch, 50 de sirop.

Il y eu quelques débordements, notamment lors de la course aux cochons. Au cours de la journée, Champfleury faillit être assommé par une oie rôtie qu'un plaisantin avait lancée dans les airs !

Arsène Houssaye fut critiqué par certaines personnalités locales l'accusant d'avoir voulu montrer la voracité et la bestialité paysannes. Ses amis, son fils prirent sa défense et répliquèrent. Une polémique agita un peu les esprits pendant quelque temps. Il fut même question de duel. Un petit ouvrage intitulé *La kermesse du château de Breuil* relatant ces faits, et prenant la défense de l'écrivain, fut publié chez Dentu. Finalement, le calme revint et la fête resta dans toutes les mémoires. Elle devait être reconduite l'année suivante, en 1870, mais les événements politiques compromirent ce projet.

Cette vie agitée n'empêcha nullement Arsène Houssaye d'être très actif.

Grâce à Rachel, grande comédienne, dont on comprend entre les lignes qu'elle fut une amie très intime, il est sollicité en 1849, par Louis-Napoléon Bonaparte, (autre très intime de Rachel durant l'exil du prince à Londres), alors président de la République, pour être administrateur du Théâtre-Français. Ce fut une période de son existence, très mouvementée. Les comédiens d'abord ne voulurent pas de lui. Puis, finalement, ils l'acceptèrent, voyant qu'il redressait habilement et efficacement, la mauvaise situation financière de l'institution. En raison de ces querelles internes, il ne fut nommé officiellement directeur que le 27 avril 1850.

Ensuite, comme la Comédie-française était alors sous la tutelle du ministre de l'intérieur, il dut batailler ferme pour imposer ses méthodes et sa programmation. Au début de sa prise de fonction, d'ailleurs, Arsène Houssaye accuse les Orléanistes de manœuvrer au sein de l'Assemblée Nationale contre le prince président et donc contre lui. C'est à cette époque que naît son intimité avec Morny, jusque-là très distant avec lui mais qui va vite lui accorder une amitié indéfectible. Il semble que Morny a admiré la détermination d'Houssaye à redonner tout son lustre à ce théâtre en proie à de graves difficultés.

Houssaye va pouvoir aussi compter sur l'appui d'amis fidèles comme Alexandre Dumas, Victor Hugo. Il resta à la tête du Français de 1849 à 1856, souvent menacé de révocation, présentant souvent sa démission vite reprise, et bien décidé à parvenir à ses fins. Ses méthodes sont énergiques et novatrices : il nomme Offenbach chef d'orchestre, renouvelle le répertoire en y faisant entrer des auteurs comme Dumas, Hugo, Musset, ou Ponsard, Gozlan, Augier, moins connus de nos jours mais appréciés à l'époque. Il réintroduit, avec succès, la comédie, oubliée au profit des tragédies, en reprenant les pièces de Molière qu'il appréciait par-dessus tout. Il installe un climat de confiance et de camaraderie, absent jusque-là et traite avec la considération qu'il estime leur être due, tous les modestes employés dont le travail est nécessaire au bon fonctionnement de l'établissement. Il fait vite l'unanimité, d'autant plus qu'il organise à la perfection des petites fêtes après les spectacles. C'est lui qui suggère de redonner à la maison de Molière appelée alors Théâtre-Français, son vrai nom.

Mais la mort de Fanny l'a laissé désemparé et las. Il veut se consacrer à l'écriture qu'il a négligée faute de temps et terminer son *Histoire du 41ème fauteuil*. Il donne donc cette fois irrémédiablement sa démission le 1^{er} février 1856. « La vie ne nous est pas octroyée pour faire toujours la même chose », écrit-il. Il est remplacé par M. Empis qui très vite se rend insupportable à tout le monde. Le ministre lui demande de revenir, et devant son refus lui

propose le poste créé spécialement pour lui, d'Inspecteur Général des Musées de province. Plus tard, il deviendra Inspecteur Général des Beaux-Arts. Des articles flatteurs paraissent sur la direction remarquable qu'il a assurée. Par exemple, Edmond About écrit dans *l'Opinion Nationale* : « Un poète, Lamartine, avait sauvé la France du drapeau rouge, un autre poète, Arsène Houssaye, sauva la Comédie-Française de la faillite ».

Abordons maintenant ce qui concerne l'écrivain et son œuvre.

Il a abondamment écrit et a très bien vécu de sa plume. Ses œuvres nombreuses recouvrent tous les genres : roman, il en a écrit en quantité, dont cinq avec Jules Sandeau de 1839 à 1842, théâtre (seulement huit pièces toutefois), poésie, critique littéraire, études historiques, (avec une prédilection pour le XVIIIème siècle mais un intérêt aussi pour d'autres époques puisque son *Histoire de Léonard de Vinci* fut très apprécié en Italie et qu'il reçut de Victor-Emmanuel, la Croix de commandeur de la couronne d'Italie), chroniques, articles de journaux (il a contribué à près de cent journaux et revues).

Pendant plus de soixante ans, il publie de un à trois volumes, et dans tous les formats. Il est très difficile dès lors, d'établir une bibliographie exhaustive, tant la quantité est impressionnante (à peu près 130 volumes). Lui-même dit ne plus connaître le nombre exact et les titres de ses livres, sauf un : « J'oubliais un livre, le meilleur. Celui-là a pour titre Henry Houssaye. C'est mieux encore de faire des hommes que des volumes ».

Il a en outre, utilisé de nombreux pseudonymes : Alfred Mousse, G de Montbeyraud, Pierre Dax, René de la Ferté, Lord Pilgrin, Comte d'Oz, P de Lestoile, Octave de Parisis, entre autres.

Il faut remarquer qu'il n'a appartenu à aucune école littéraire et n'a écrit sous aucune bannière, surtout celle des réalistes qu'il détestait. On peut noter cependant que comme beaucoup, il critique un mouvement en faisant un contresens total sur le mot « réalisme » et s'exprime donc avec incompetence et mauvaise foi. C'est d'autant plus surprenant qu'il est capable de jugements fins et pertinents sur d'autres mouvements et sur certains auteurs.

Mais depuis l'adolescence, il se voulait avant tout poète et avait commencé à composer dans ce genre. Il avait dédié son recueil poétique, *les sentiers perdus*, à Victor Hugo, avec un sonnet de dédicace dont voici le premier quatrain : « ô vous qui chantez l'hymne, accueillez la chanson / Je suis la fraîche églogue aux pieds parfumés d'herbe. / Je glane. Que glaner après votre moisson. / Quelques bluets tombés de vos splendides gerbes. »

Et Hugo lui répond et l'encourage : « Votre sonnet vaut un poème, votre volume une bibliothèque. J'ai cru relire tour à tour Théocrite et Virgile. Je vous aime poète. Soyez toujours mon ami. » Ce qui est gentil mais ne souligne pas un talent fou : plutôt un bon sens de l'imitation. Après des difficultés à faire publier *De Profundis*, sous le nom d'Alfred Mousse, il commence sa carrière avec *La couronne de bleuets*, paru en 35, puis *La pécheresse* paru en 37. Il adopte alors l'orthographe Houssaye pour son nom. *La pécheresse* le fait remarquer de Jules Janin, roi des critiques qui lui écrit : « Venez me voir ; j'ai lu de vous un livre charmant, dont je raffole ». Il est vrai que l'intrigue et le ton sont singuliers. Balzac avait lui aussi apprécié « l'originalité humoristique de ce roman », en parlant de *la couronne de bleuets*. Humoristique, certes. Qu'on en juge par le titre de certains chapitres : « Obber May voit Sylvie au bain et se jette à l'eau » ; « de l'influence d'une jambe bien faite » ; « Outre-Rhin, chapitre ennuyeux s'il en fut ». Le bonheur des héros assuré, le livre se termine d'une façon désopilante commentant la mort d'un personnage antipathique : « Je n'essayerai pas de vous attendrir par la mort imprévue de Jules de Saint-Yves. Il n'avait rien à faire ici-bas et il s'en était allé. Voilà toute sa vie.

Un matin à la chasse, en traversant une fourrière, son fusil se tourna contre lui et le tua. Le plomb était-il destiné à des perdreaux ? – ces pauvres perdreaux ! – Je ne sais. On a dit qu'il aimait Suzanne et que ne pouvant la séduire, il se frappa lui-même un jour de désespoir.

Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut pleuré ni par Suzanne, ni par Sylvia, - ni par les perdreaux ».

Mais tout cela, originalité et humour, disparaît bien vite, et les romans restent très conventionnels et stéréotypés. Un critique qualifie ses romans de « romans pour les midinettes ». Sa poésie est aussi très banale et laborieuse. Son travail de chroniqueur, de journaliste et d'historien est nettement plus intéressant. *L'histoire du 41^{ème} fauteuil de l'Académie* montre un certain talent à pasticher de grands auteurs, dont il connaît en tout cas bien l'œuvre. Tout ce qui porte sur Molière et sur le XVIIIème siècle, deux sujets qu'il connaît parfaitement, offre également de l'intérêt.

Notons que très vite, Arsène Houssaye eut recours à un secrétaire à qui il dictait ses pages. Il avoue même, un temps, en avoir eu deux, deux femmes, mais pour la bonne cause explique-t-il. Comme elles réagissent mieux que les hommes aux sentiments, il peut vérifier s'il a vu juste et si sa prose est convaincante.

Cette œuvre a donc mal vieilli. Sa réputation n'a pas duré au-delà de son siècle. Les jugements actuels portés sur lui, quand encore on en parle, sont très sévères.

Lui-même ne pensait pas connaître une gloire posthume. Avec beaucoup de lucidité, il considère que la production littéraire du XIXe est d'une telle abondance que n'en pourront émerger que les très grands auteurs, parmi lesquels il ne se range pas.

Cependant, Arsène Houssaye joua un rôle important, en littérature à son époque. Il a connu tellement de grands auteurs à qui il a ouvert les colonnes des revues qu'il possédait, il en a fait débiter tant d'autres, (par exemple Emile Zola qu'il engagea dans *l'Artiste*, pour parler de Manet qu'Arsène Houssaye voulait faire découvrir au grand public), il a tant publié, qu'il est reconnu, admiré, sollicité de toutes parts. Le 15 juillet 1844, il devint membre de la Société des gens de lettres, et le président le 31 mars 1884, jusqu'en avril 1885. En revanche, il ne fut pas admis à l'Académie-Française, mais se consola avec l'élection de son fils Henry. A sa disparition, tous les journaux de Paris lui consacrent de longs et élogieux articles, tout comme *le Journal de l'Aisne* et *le Courrier de l'Aisne* d'ailleurs. Les obsèques eurent lieu le 29 février 1896, à Saint-Philippe du Roule, au milieu d'une grande affluence et de personnages illustres. Le président de la république, Félix Faure était représenté par le lieutenant-colonel Menestrez. Le char disparaissait sous les couronnes de fleurs, parmi lesquelles celle de la Comédie-Française, en camélias et large de plus de deux mètres. Au cimetière du Père-Lachaise où il est enterré non loin de Musset, trois discours furent prononcés : « M. Roujon a parlé très éloquemment, au nom des Beaux-Arts, M. Jules Claretie, avec beaucoup d'émotion et de tendresse, au nom de la Comédie-française, enfin M. Emile Zola a remarquablement exprimé les regrets des Gens de lettres », écrit Ernest Lemaître.

De nombreux télégrammes parviennent à son fils Henry, dont celui du maire de Bruyères : « Interprète de la population bruyéroise et du Conseil Municipal, je vous prie d'agréer l'hommage de nos sincères condoléances. Vous perdez un père aimé, et Bruyères un bienfaiteur dans son illustre enfant ».

Nous parvenons à la dernière partie de notre étude : **la place de Bruyères dans l'existence d'Arsène Houssaye.**

Toute sa vie, Bruyères n'a cessé d'occuper son cœur. C'est à Bruyères qu'il consacre ses premiers vers.

« Bruyères, doux pays de mes bruyères roses
Où ma joyeuse enfance a couru les buissons,
Où s'empourpre la vigne, où fleurissent les roses,
Mes charmantes forêts de mes bleus horizons ».

Son pays natal est rattaché tout d'abord à une image sacrée : celle de la lignée. Les paysages sont le lien assuré entre ancêtres et descendants : « Ces images des aïeux qui ont aimé et qui ont souffert avant nous forment toujours le pieux cortège invisible poétisant les chemins, les sentiers, les paysages où à notre tour, nous aimons et nous souffrons la vie ». Puis, le pays natal est associé au bonheur d'une jeunesse sans souci, quand, enfant et adolescent choyé et aimé, Arsène Houssaye était libre de courir dans la nature avec les polissons ou de rêver dans la solitude, lorsque la Muse de la poésie a commencé à lui parler. Il évoque constamment les moulins qui ont disparu peu à peu, alors qu'ils couvraient la colline, les vallons, les forêts, les champs à la fenaison et aux moissons. Il trouve cette région originale : « Les petites Alpes de Soissons à Laon, qui vont s'étagant de la colline à la montagne, renferment les paysages les plus variés, tantôt sur les rives de l'Aisne, tantôt dans les anfractuosités de toute cette région pittoresque presque partout boisée. Il y a peu de contrées où les révolutions du globe aient pareillement bouleversé la terre » ou bien : « Bruyères est un des meilleurs pays de France, respirant l'air des forêts et des montagnes, buvant aux sources de la fontaine minérale, cultivant la vigne et le froment. On vit cent ans dans ce pays-là ».

C'est pourquoi il y fit construire trois châteaux qui ont chacun des charmes particuliers, dit-il. Le château de La Folie-Riancourt, à côté de celui qu'il vendit à Lemaître, destiné à la chasse car proche de la forêt giboyeuse de Laverigny, qu'il occupa de 1860 à 1873. En 1880, le château de Valbon dans une vallée célèbre jusqu'à la Révolution par la chapelle de la Reine-Blanche à la source miraculeuse. Il y resta peu puis édifia un château Louis XIII à Bruyères que ses amis baptisèrent du nom de Parisis, héros des *Grandes Dames*. Mais les habitants de Bruyères n'ayant pas lu le livre l'appelèrent Château de Par-Ici ! C'est là où il écrivit ses *Confessions*.

Mais il évoque aussi son pays, directement ou indirectement, dans ses oeuvres littéraires. C'est abondamment dans *La couronne de bleuets*, mais aussi par exemple, dans *Blanche et Margot*, *La guerre des violons*, *le Toréador d'occasion*.

Bruyères fut donc le phare de son existence. Dans *Voyage à ma fenêtre*, il déclare : « il est un sauvage et doux pays perdu là-bas dans l'Ile de France, entre la Champagne et la Picardie...C'est là que j'aurais voulu vivre, vivre de temps perdu, d'amour et de liberté ».

On connaît la suite : il fut irrésistiblement attiré par la capitale.

Le tome VI des *Confessions* se termine pratiquement sur l'évocation nostalgique de Bruyères. L'auteur sent sa fin approcher et il jette un vaste regard sur son existence, en méditant sur le bonheur et la fuite du temps. Il affronte la perspective de la mort avec courage.

Depuis l'hiver 1895 Arsène Houssaye souffre de graves séquelles d'une bronchite et rechute dans l'hiver 1896.

Il aurait souhaité passer sa convalescence à Bruyères. Mais le destin en décida autrement.

Charles Westercamp, dans la conférence donnée le 15 décembre 1923 en hommage à l'écrivain, signale que le 29 juin 1903, la Société académique locale demanda au maire de Laon de donner le nom d'Arsène Houssaye à une rue de la ville. Le Conseil Municipal choisit le faubourg d'Ardon, que l'écrivain empruntait pour aller de Laon à Bruyères. Bruyères, bien sûr, a honoré l'enfant du pays, et à Paris, une rue porte également son nom, près de son fameux hôtel particulier de la rue de Friedland.

Son souvenir est donc perpétué dans les deux endroits qui l'ont vu vivre. Lui qui disait sentir deux hommes en lui et qui constatait que cette dualité s'exerçait dans bien des domaines : « Je me trouve ainsi la proie de deux autres aspirations, la vie de Paris et la vie rustique. [...] Aussi, je me trouve chez moi à Paris comme à Bruyères où je suis né », serait comblé par ce choix.

Michèle LAJARRIGE
professeur honoraire de lettres modernes

Bibliographie

Arsène Houssaye

Voyage à ma fenêtre 1851 Plon frères

La Couronne de bleuets 1880 Dentu Paris

Les Confessions (tome I à VI) 1885 à 1891 Dentu Paris

Arsène Houssaye, notes et souvenirs Ernest Lemaitre 1897 Reims

Les Contemporains revue no339 9avril 1899 article de P.Delbarre

Arsène Houssaye Xavier de Mirecourt 1ere éd de 1855 et 3eme éd de 1870

Arsène Houssaye Charles Westercamp (conférence donnée à l'Hôtel de Ville de Laon, le 15 décembre 1923)